

triste rêverie sur les vicissitudes des choses humaines. Du reste, ceux qui ont accompagné le défunt à sa demeure dernière, y mettraient bon ordre. Les voilà qui reviennent en voiture à la queue leu leu et je vous assure que leurs faces ne respirent nullement la mélancolie. Ils ont tous l'air d'hériter. Mais qu'aperçois-je, juste ciel ! sur une clôture de bois peinte en noir, je lis en énormes majuscules jaunes cette inscription pleine de mystères : "Saint-Jacobs oil." L'intérêt mercantile ose jusqu'ici profaner les beautés de la campagne. Mais le soleil qui brille pour tout et pour tous, jette sur la vilaine clôture des reflets d'or, et me rappelle ainsi au spectacle des splendeurs qui vont s'évanouir. Tantôt il disparaît derrière les maisons de campagne qui se trouvent à droite du chemin et dont je distingue dans les intervalles des palissades qui courent le long du trottoir, les galeries blanches et les volets verts ; tantôt il reparaît au travers du feuillage des arbres qui les entourent, comme un globe resplendissant d'or et de feu. On ne peut se figurer l'effet merveilleux qu'il produit ainsi. La parole humaine est impuissante pour le décrire. C'est un flamboiement d'une richesse inouïe. C'est ainsi que sur le Sinaï dut resplendir la gloire de l'Éternel.

Le gazon des pelouses est d'un vert éclatant, métallique pour ainsi dire. Les troncs noirs et gris des sapins et des érables se recouvrent de teintes mordorées, tandis que sur leurs voisins, les bouleaux à la blanche écorce, le pinceau divin jette des touches roses. Il n'est pas jusqu'aux prosaïques patates qui ne se colorent de reflets étincelants et ne fassent bonne figure dans ce tableau splendide, dans ce poème éblouissant de la nature.

Mais ma rêverie m'a conduit jusqu'au chemin de Lainé, et l'éclaircie qu'il fait dans le feuillage des maisons, des arbres, et des haies vives, me permet d'assister au coucher de l'astre glorieux. Il disparaît lentement derrière les Laurensides avec une majesté indécible. Les teintes laiteuses et bleuâtres du ciel se nuancent en s'abaissant vers l'occident de vert et de jaune pour aboutir à une bordure orangée semée de carmin. Une nuée semble vouloir suivre l'astre radieux, par delà l'horizon sans bornes. A quoi bon vouloir décrire ses volutes éblouissantes, ruissellement d'or et d'argent fondus. J'aime mieux me tourner du côté de l'orient plus terne, à la teinte violacée et surmontée de tons roses, sur lesquels ressortent comme de gros pâtés d'encre, des petits nuages bleu de Prusse. Mais il est temps de s'en retourner à la maison. La fraîcheur du soir me tombe sur les épaules, et les feuilles se mettent à frissonner au souffle de la brise nocturne. Aussitôt le soleil couché, un silence relatif se fait dans la nature,

qui permet de mieux distinguer les quelques sons qui se font encore entendre. Le mouvement des feuilles, la note brève et stridente d'un petit oiseau qui cherche un abri pour la nuit, le crier monotone du grüon, un chœur lointain de grenouilles, les aboiements d'un chien de ferme, le roulement de quelque voiture regagnant à la hâte la remise du maître, les voix argentines des enfants qui s'ébattent à la table du souper de famille, les sons lamentables d'un piano qui écorche une romance langoureuse, tout cela s'unit en une immense et mystérieuse harmonie dont il serait impossible de décomposer la gamme, mais dont le charme pénétrant s'insinue doucement au plus profond de notre être. De distance en distance, je rencontre un ouvrier marchant d'un pas rapide et tenant à la main la gamelle de fer blanc dans laquelle la ménagère lui a apporté le dîner. J'avais un peu dépassé le monument des braves dont la statue se profile sur le ciel, lorsqu'un enfant suivi de deux chiens, m'arrête en me montrant un endroit de la palissade à côté duquel croissent quelques broussailles et me disant : "There is a dead man there." Je me précipite éperdu vers la place en question, croyant à un meurtre, à un crime peut-être. Le mort est de l'autre côté de la clôture, il est en chernise, étendu à plat ventre dans le gazon et j'aperçois un de ses pieds dans la pénombre de la broussaille. Je m'apprête à escalader, lorsqu'il soulève lentement une tête chevelue et murmure des paroles incohérentes et inintelligibles. C'est tout bonnement un ivrogne en train de cuver son gin, et je m'éloigne enchanté, en songeant qu'après tout, il vaut être mieux ivre que mort. L'ombre devient plus épaisse, je presse le pas. Deux molosses noirs pensent me renverser en se poursuivant avec une furie toute française, et ils sont déjà loin, lorsque je songe à les menacer de ma canne. Je repasse la barrière, quelques reverbères éclairent faiblement les squelettes des maisons brûlées qui revêtent dans l'obscurité un caractère plus solennel. Les ruines de l'église Saint-Jean dominant tout ce qui les environne de leur masse sombre. La nuit, elle aussi, a son pinceau magique qui donne aux débris les plus informes la majesté des âges disparus. Mais les ornières de la route, les briques et les plaques métalliques provenant des toits consumés, les clous à moitié sortis du trottoir que le feu a léchés, me rappellent aux réalités de ce monde, et je rentre au logis après avoir failli vingt fois m'estropier ou déchirer mes chaussures, en bénissant la corporation dont le cœur paternel veut sans doute, par les épreuves de cette vie, nous faire gagner le purgatoire.